

L'humain, le vivant et le vécu, Jacques Ardoïno*, octobre 2001 (à paraître *Prétentaine*).

Dans nos langues, l'idée de vie et les différents mots qui l'expriment : vivant, vivre, vécu, proviennent de la racine indo-européenne *gwiy*, *gwyo*. Cette forme monosyllabique, articulée comme un seul groupe de consonnes, a conduit au nom *zôion* (de *gwyo-ion*) désignant l'être vivant, et, plus particulièrement, l'être vivant non-humain, c'est à dire l'animal. C'est la forme *gwiy* de cette même racine indo-européenne qui produira *bios* (de *gwiy-os*) dans le grec ancien, signifiant vie. L'élément français « bio » en dérivera. On le retrouvera dans différents termes composés : biologie, biographie, biosphère, biomasse... De son côté l'union de *zôion* et de *logos* donnera zoologie évoquant un discours qui parle des animaux. Le zoo est ainsi devenu un parc (jardin) zoologique¹. L'azote, à partir d'une combinaison avec l'« a » privatif, devient le gaz au sein duquel la vie ne peut pas se développer (*azôtos* signifie également non-vivant, à l'origine), tandis que *zôidion* (petit animal) a été employé pour désigner les silhouettes d'animaux imaginées au travers des constellations astronomiques, d'où le « zodiaque », correspondant à la bande céleste reconnaissant les plus importantes d'entre elles².

Cette notion de vie mérite d'être approfondie sur le plan qui nous intéresse, ici, celui des sciences humaines et sociales, parce qu'elle nous semble pouvoir faciliter un repérage épistémologique, aussi nécessaire que laborieux à établir tout au long de notre histoire des idées. D'une part, la vie s'oppose à tout ce qui en est dépourvu : la matière, l'inerte ; en cela le **vivant** se distingue du **non-vivant** (ce qui, sous cette forme catégorielle, essentielle, logique, universelle, ne comporte en soi rien de tragique). D'autre part, la vie s'oppose à la **mort**, ce qui, parce que, dans le cas humain, sensible, émouvant, ressenti, affectif, voire réfléchi, conscient, inconscient, imaginaire, mémoriel, temporel et historique, existentiel, subjectif et intersubjectif, pose des problèmes de toutes autres natures. La vie est, alors, par corps interposé, le siège, l'occasion, le support, le substrat, de **l'expérience**. Elle est, ainsi, inséparable d'un **vécu** à propos duquel, par exemple, les démarches philosophique, phénoménologique ou psychanalytique, s'interrogeront plus spécialement en privilégiant la question du sens. Si la biologie est bien la science du vivant, en tant qu'organisation spécifique d'une matière pourtant irréductible à d'autres, c'est la philosophie qui constitue toujours le discours réflexif et critique sur la vie comprise et représentée en tant qu'**existence**.

La première de ces deux oppositions ne requière pas nécessairement, pour différencier ses termes, le préalable de sortir d'une homogénéité plus large, ontologique, celle de **l'être** par exemple ; la seconde implique tout au contraire, la reconnaissance entre eux, d'une différence radicale de nature, d'une hétérogénéité admise comme qualitativement non assimilable, non décomposable, non analysable. Qu'est ce qui spécifiera donc le vivant et la vie, sous cette dernière optique ?

L'extension des termes « vie » et « vivant » peut aussi bien comprendre l'immensité d'une planète dite habitée, avec sa géologie, sa géographie, son écologie, son atmosphère, ses climats, sa faune, sa flore, ses cultures et ses civilisations, leur histoire, ou l'animation, au besoin artificielle d'un paysage ou d'une fête, que, de façon de plus en plus restrictive, le règne animal et ses différentes espèces, les sociétés humaines, les institutions, les organisations, les groupes, les individus, les personnes, les « sujets » humains et sociaux. Dans le domaine des connaissances scientifiques, ce sont donc tout autant les sciences de la terre, les disciplines astronomique, géographique, physique, chimique, que les savoirs biologique, psychologique, sociologique, psychosocial, ethnologique, anthropologique, juridique, historique, économique, politique, philosophique, logique, mathématique, qui se

retrouveront mis à contribution, sans préjudice de nombre d'autres encore. Indépendamment de leur spécificité grammaticales (substantif, adjectif, verbe ou formes verbales), il y a des nuances sémantiques à entrevoir entre vie et vivant. La vie est plus unitaire, et partant, plus universelle ; le, les, vivant(s) sont plus facilement entendus en tant que pluriels, multiples, divers. Même « le vivant », au sens générique et abstrait (l'ordre du vivant, *La logique du vivant*), est plus incarné, plus « impliqué », plus « affecté » que la vie (en laissant de côté évidemment tous les sens métaphoriques attachés à ce dernier terme). Il y a, à ce niveau, notons le bien, une première difficulté pour notre entendement, supposant pour une meilleure compréhension une forme d'intelligence plus dialectique que nos habituelles logiques disjonctives. La vie est un concept universel, et nous le verrons plus loin, c'est justement ce qui en fera une valeur, mais le vivant, les vivants, chaque vivant, se caractérisent tout autant par leurs particularités et singularités respectives. C'est bien l'*unitas multiplex* pascalienne et morinienne qui se trouve, alors, en question.

Stricto sensu, le vivant animal, voire végétal, nous semble se caractériser par sa sensibilité, par sa réactivité, propres, phylogénétiques et ontogénétiques, par ses comportements et ses conduites d'assimilation et d'adaptation permettant déjà un apprentissage réflexe (auto programmé ou hétéro-guidé) ou un « dressage », un conditionnement, par ses capacités interactives d'évolution et par ses possibilités de mutation, par son vieillissement et par sa mort, variables en fonction des conditions internes et externes (environnementales) de survie et, finalement, en tant qu'organisme bio dégradables. Nous sommes déjà, ainsi, dans l'ordre de ce que les courants systémiques, et, plus particulièrement Edgar Morin, ont voulu définir par le terme de complexité (ou complexification, à distinguer soigneusement de la « complication »³, cartésienne ou positiviste, plus ingénieriales). Mais cette dernière notion prendra une importance encore plus grande quand il s'agira du **vivant humain socialisé**. Tous les caractères précédents s'y retrouveront évidemment conjugués, tramés, tissés ensemble, mais, à côté des formes plus holistiques, plus hologrammatiques, plus dialogiques, désormais classiques, de représentations des processus vivants, viendront s'adjoindre les incidences maturantes d'une temporalité-historicité-durée enracinée dans une mémoire (débordant largement les limites de l'engrammation) et enrichissant l'**appropriation** des acquis de l'expérience, les jeux spécifiques des désirs, pulsions et répulsions, la négativité⁴, les stratégies, les complicités⁵, les altérations⁶ élaborées à la faveur des relations avec autrui. Il conviendrait, dès lors, distinguer soigneusement, en leur sein, entre des **processus** (naturels ou biologiques, élaborés, toujours inscrits dans une temporalité-durée-vécue), des **procès** (au sens plus logique et dialectique du terme, rationnel et hors le temps-durée) et des **procédures** (également rationnelles, plus juridiques et plus techniques, administratives ou ingénieriales, construites, choisies, délibérées, calculées, et, en ce sens, plus artificielles).

Dans les limites évidemment restreintes de cette contribution, nous nous attacherons seulement à développer quelques traits, parce que jugés essentiels ; parce qu'intéressant la problématique éducative. **Sensibilité et réactivité propres** : à la différence d'autres formes de matière, ou, plutôt, d'autres natures matérielles, susceptibles d'approcher de façon plus limitée ces mêmes caractères (réactions à l'air, à l'eau, au feu ou à la température), le vivant se distingue par un éventail beaucoup plus nuancé de réponses, certaines faisant appel à l'interprétation d'occurrences nouvelles, autant qu'aux jeux combinatoires des programmes. Pour donner une première idée, grossière mais déjà complexifiée, de telles différences (ou, mieux, **altérités**), il y a dans tout ce qui est matériellement, fabriqué, construit (machines, ouvrages d'art, bâtiments) une flexibilité nécessaire, une souplesse, une marge de tolérance, un « jeu » mécanique, mais cela ne dépassera jamais les limites d'une **élasticité**. Quand il

s'agira, pour le psychiatre de flexibilité mentale, psychique, le « jeu » correspondant ne saurait sans danger grave pour la richesse de son intelligibilité être réduit au précédent.

Le caractère éminemment **temporel** de ces processus entraîne une **mémoire** (pas toujours nécessairement consciente) et une conservation des acquis. Il y aura ainsi, allant des formes les plus élémentaires à celles infiniment plus élaborées et différenciées de la vie, la base même d'une **éducabilité**. L'**assimilation** et l'**adaptation** des organismes à leur environnement soulignent à leur tour le caractère dynamique, **interactif** et réciproque des **échanges**, hors desquels la vie ne saurait se maintenir. Les notions d'homéostasie, de **régulation** et de **seuils** exprimeront assez bien cet aspect systémique. L'interdépendance des organes, des fonctions sera mieux approchée par les représentations holistiques et les « lignes de forces » de la médecine chinoise que par celles plus analytiques de l'allopathie occidentale. La vie tient dans une « fourchette », entre des seuils en « hyper » ou en « hypo ». La **précarité** et la **fragilité** du vivant, qui n'a d'autres moyen de prolonger sa durée de survie intellectuelle qu'à travers ses œuvres, en découlent. Ce sont encore de telles **altérations** (ici débarrassées de leur sens péjoratif habituel), inscrites et conservées aux fins de transmission et de reproduction qui permettront une évolution relativement durable des espèces (voire dans certains cas, des mutations). A la différence des minéraux, la notion de **pureté** est étrangère à la vie qui, de ses origines à nos jours, reste vouée à l'impureté, au mélange, au métissage⁷. C'est aussi ce qui distinguera des « processus » les « procès » auxquels nous faisons allusion *supra* (la pureté idéologique puisée aux sources de l'imaginaire y retrouvant alors toutes ses ambitions plus totalitaires, plus radicales).

Plus nous avançons dans l'ordre du vivant, avec l'espèce humaine, plus cette hypothèse de complexité devient incontournable. Les processus vivants ne sont plus seulement biologiques, physiologiques, chimiques ou physiques, mais aussi bien, et tout à la fois, psychologiques, psycho-sociaux, sociaux. On pourra qualifier cet ensemble bio-eco-socio-anthropologique. Vivre c'est ressentir et ce vécu permettra des élaborations secondes. On parlera alors de « sensibilité », celle-ci s'avérant, de surcroît éduicable. L'émotion, le sentiment, la vie affective y tiennent aux côtés de la rationalité, une part relativement importante. La conscience et le vécu les affectent, déjà riches des influences reçues d'autrui, des altérations. L'intentionnalité (qui peut très bien ne pas coïncider avec la conscience), et par conséquent, le sens, des conduites et des comportements deviennent objets d'attention et de réflexion critiques. La relation à autrui s'avère partout primordiale, y compris quand il s'agit du développement de la personne, du « sujet ». Ce dernier, au regard d'une optique psychanalytique, devra, à travers le jeu complexe des relations intra-personnelles et inter-personnelles, non seulement réaliser, assumer, accepter (en le combattant au besoin) **l'autre en tant qu'autre**, mais aussi découvrir et reconnaître l'autre, l'étranger, intérieur à lui même, celui vis à vis duquel il n'a pas nécessairement non plus capacité de contrôle ou de maîtrise : l'inconscient. Le deuil de cette impossible maîtrise sera peut-être la condition d'une moindre dépendance aux mécanismes cathartiques de « projection » par lesquels chacun attribue à l'autre, pour pouvoir le détruire plus commodément ainsi, ce qu'il ne peut ni ne veut reconnaître comme proprement sien. Indépendamment de la domination cynique, d'intention plus économique et plus stratégique, le racisme ordinaire y puise aussi des ressources non négligeables (mais, remarquons le, le fantasme de pureté originelle, souvent associé à l'idée de supériorité, tient encore, ici, pour l'une comme pour l'autre, son rôle de « fausse conscience »). C'est finalement ce « vécu », ressenti (le ressentiment n'étant qu'une de ses formes), éprouvé, qui va rythmer, scander, ponctuer l'existence en lui donnant des tonalités particulières et singulières, qualitatives, jusqu'à l'unité concrète d'une identité, elle même fruit de multiples altérations et toujours en devenir. Les manifestations personnelles,

groupales ou collectives de négativité (capacité de vouloir et pouvoir déjouer par ses propres contre-stratégies les stratégies dont on s'est senti devenir objet de la part d'autrui) ne joueront pas dans une telle aventure un rôle négligeable. Sous cet angle, le vivant surprend. Dès lors, l'éducation devrait aussi comprendre une sensibilisation en faveur d'une ouverture à l'imprévu, à la surprise, dépendant, elle-même, largement d'une tolérance par rapport à une incertitude (non mathématiquement réductible).

La matière ordinaire ne se donne pas à elle-même ses propres fins, le vivant très élaboré, tout à l'opposé, peut être dit **auto finalisé**. Ses propres fins (universelles, générales, communes, idiosyncrasiques) sont inhérentes à son être (en y incluant son histoire et son devenir). Comme le voulait Sartre, l'homme se fait à travers ce qu'il fait. Il a donc des pro-jets. Il est aussi habité par une « vision du monde » (*weltanschauung* germanique ou « cosmogonie » des grecs), tout à la fois culturelle et personnelle ; autant de variations sur le thème cardinal de l'intentionnalité. C'est bien pourquoi la vie, le vivant, que ce soit consciemment perçu ou non, comprennent toujours des dimensions axiologiques. Elles constituent des **valeurs** et s'ordonnent, en conséquence, à des choix fondamentaux (philosophiques, politiques, religieux, institutionnels, culturels, sociétaux, personnels...).

Dans l'éventail des représentations, des métaphores, des analogies, à partir desquelles nous tenterons plus intellectuellement d'ordonner, pragmatiquement ou théoriquement, nos sensations et nos perceptions, en quête d'une intelligibilité du réel sensible, les oppositions dont nous sommes partis (vivant/non-vivant, vivant/mort) ne sont pas toujours convenablement distinguées. Leur intrication tenace conduira alors à une confusion extrêmement répandue, tant au niveau du langage trivial qu'à celui, malheureusement, des langues réputées plus spécialisées. Tout ce qui est matériellement construit, fabriqué par l'homme, de l'ordre de la *teknè* et de la *poièse*, en matière d'outils et de machines, extensions en quelque sorte artificielles des membres et des fonctions naturels, fait d'une certaine manière partie de l'univers vivant. On n'en trouvera effectivement nulle trace dans des espaces déserts ou désertés, désolés, sidéraux, inhabités, vides. Ils ne sont pas devenus vivants pour autant, même de façon métaphorique, car leur logique mécaniste les assujettit à la transparence, à l'univocité des définitions (là où prévaudrait plutôt la logique du « double sens » chère à Ricoeur), à l'analyse-décomposition cartésienne. L'un des problèmes les plus redoutables dans le domaine de la gestion contemporaine est justement celui d'un véritable chassé croisé des métaphores : métaphores de la machine attribuées à l'humain, métaphores du vivant prêtées à la machine⁸. On aboutit ainsi très rapidement à une sorte de langage intermédiaire dont le sens sort considérablement appauvri, affadi, par l'effet d'une telle miction. Pour le moment, nous avons encore besoin de distinguer entre ces différentes optiques, et les langages qui les traduisent, en fonction des aspects nécessairement **multiréférentiels**⁹ de telles approches complexes. Même si elles s'avèrent insuffisantes, dans de nombreux cas, les métaphores du vivant, en raison des caractères spécifiques sur lesquels nous venons d'insister, nous paraissent largement préférables dans le cadre de l'*epistème* des sciences de l'homme et de la société. Elles ne mobilisent pas les mêmes paradigmes que ceux auxquels fait appel l'intelligence de la machine. Si on peut facilement comprendre l'intérêt des gestionnaires, y compris quand il s'agit de l'administration du savoir et de la recherche, porté à des modèles logico-mécanistes plus rassurants, moins angoissants, se proposant même de réduire méthodologiquement et stratégiquement l'incertitude, il convient de ne jamais oublier, notamment après les événements de ces dernières semaines, dans un pays poussant à l'extrême une telle optique, que l'effet de surprise, conjuguant justement l'imprévu temporel et l'échec des prévisions, la non-maîtrise relative à l'autre, et le doute et l'incertitude, qui de

cognitifs deviennent ontologiques, reste toujours la marque essentielle du vivant. La « compréhension » de l'hétérogénéité retrouverait alors toute son importance¹⁰.

Notes

(1) D'après René Garris, « Les curiosités étymologiques » in *Étymologies du français*, Paris, Belin, 1996.

(2) En latin, cette même racine se combinera avec des suffixes : « t » dans *vita* (de *gwy-ta*) donnera *vie* et *vitalis*, qui concerne et permet la vie produira le français *vital* ; « w », avec le verbe *vivere*, de *gwy-w-ere*, donnant *vie*. A leur tour, *vivus*, qui vit (vif et vivace) et *vivarium*, vivier, les vivres, ce qui sert à se nourrir, *vivenda*, les choses servant à la vie, donnant viande, découleront de cette origine. *Convivere* (vivre avec), *convive*, *convivial* et *convivialité*, également.

(3) Cf. Jacques Ardoino, « La complexité revisitée » (éditorial), présentation et coordination du numéro 39 de *Pratiques de formation-analyses*, Université de Paris VIII, Formation permanente, PUV, Paris, 2000. et « L'élaboration des identités personnelle, professionnelle et sociale et l'avènement d'une conscience citoyenne, en fonction des jeux complexes des processus d'altération », i, *Diversidade e identidade* (1^{re} conferência internacional de filosofia da educação), coordonné par Aldalberto Dias de Carvalho, Faculdade de letras da Universidade do Porto, 2000 ; f., enfin, Jacques Ardoino, « La compléxité », in Edgar Morin (Dir.), *Relier les connaissances*, Seuil, Paris, 1999.

(4) Cf. Jacques Ardoino, *Les avatars de l'éducation*, collection Education et formation, Pédagogie théorique et critique, PUF, Paris, 2000.

(5) Participation à l'hommage rendu à Edgar Morin (Unesco, juillet 2001), à paraître, 2002..

(6) Cf. *Les avatars de l'éducation*, op. cit.

(7) Cf. Jacques Ardoino, « Pour une éducation enfin reconnue métisse, Statuts respectifs de l'hétérogénéité et de l'impureté dans une telle optique » in *L'année de la recherche en sciences de l'éducation*, n° 8, AFIRSE/Matrice, Paris, 2001 ; Cf., également, Jacques Ardoino et André de Peretti, *Penser l'hétérogène*, Desclée de Brouwer, Paris, 1999.

(8) A l'occasion des actions terroristes visant New-york et Whasington, on retrouve, au cœur du désarroi et de l'angoisse ainsi provoqués le modèle déjà à l'œuvre, en 1968, au moment des contestations étudiantes. Daniel Cohn Bendit était alors l'agent pathogène, le microbe, le virus dangereux qu'il fallait bannir et exiler. C'était le « juif allemand gauchiste » qui « foutait la vérole à la France ». Osama Ben Laden doit, aujourd'hui, en fonction de la même optique, être éradiqué, sans qu'on réfléchisse très sérieusement aux terrains (constitués au long des décennies précédentes par des années d'indifférence, de « non-écoute », d'humiliations) qui facilitent l'émergence de tels leaders. Pour un Ché Guevara mort combien prendront la relève, si les problèmes de fond demeurent ? Le caractère désespéré, extrême, de ces gestes atteste bien l'impossibilité de se faire entendre autrement. Comme Herbert Marcuse l'avait déjà bien montré dans *Eros et civilisation* et *L'homme unidimensionnel* la gestion purement technique et stratégique des oppositions aboutit à une **digestion** pure et simple. Bien entendu, cela ne veut en aucune manière cautionner l'amalgame entre la guerre révolutionnaire et le terrorisme aveugle.

(9) Cf. *Pratiques de formation-analyses*, n°s 25-26 et 36, « L'analyse multiréférentielle » et « Le devenir de la multiréférentialité », Paris, 1993 et 1999.

(10) Cf. *supra*, note 7. La question est évidemment de savoir, si, dans le futur, compte tenu des progrès des neuro-sciences, des manipulations du génome humain, ces optiques ne se rapprocheront pas encore davantage pour finir par coïncider. C'est l'éternelle ambition unitaire du « roseau pensant ». Notre sentiment est que le pluriel a encore pour longtemps de beaux jours devant lui. On peut comprendre ainsi de la sorte la difficulté des découpages classiques entre « sciences de la nature », auxquelles on rattache évidemment la biologie et « sciences humaines et sociales », ou, encore, « sciences de l'explication » et « sciences de la compréhension ».